

■ L E S A M I S D E ■
l'École de Paris

<http://www.ecole.org>

Séminaire

Vies Collectives

*organisé grâce aux parrains
de l'École de Paris :*

Air France
Algoé2
ANRT
Arcelor
Areva2
Cabinet Regimbeau1
Caisse des Dépôts et Consignations
CEA
Chaire "management de l'innovation"
de l'École polytechnique
Chambre de Commerce
et d'Industrie de Paris
CNRS
Conseil Supérieur de l'Ordre
des Experts Comptables
Danone
Deloitte
École des mines de Paris
EDF
Entreprise & Personnel
Fondation Charles Léopold Mayer
pour le Progrès de l'Homme
France Télécom
FVA Management
Roger Godino
Groupe ESSEC
HRA Pharma
IDRH
IdVectoR1
La Poste
Lafarge
Ministère de l'Industrie,
direction générale des Entreprises
PSA Peugeot Citroën
Reims Management School
Renault
Royal Canin
Saint-Gobain
Schneider Electric Industrie
SNCF1
Thales
Total
Unilog
Ylios

1 pour le séminaire
Ressources Technologiques et Innovation
2 pour le séminaire Vie des Affaires

(liste au 1er juin 2007)

“OFFRE COURS D'ÉCONOMIE, DEMANDE COURS DE SOUDURE”

Le succès des Réseaux d'échanges réciproques de savoirs

par

Claire HÉBER-SUFFRIN

Responsable pédagogique nationale des RERS

Jean-Jacques PIARD

Coordinateur Ile-de-France RERS

Séance du 23 mai 1997

Compte rendu rédigé par Marie-Odile Cabridain

En bref

Dans les années 1970, Claire Héber-Suffrin, institutrice à Orly, imagine un dispositif d'échanges de savoirs. L'idée est que l'on peut créer une dynamique collective d'apprentissage à partir d'un double désir : celui de découvrir concrètement ce que fait l'autre, celui de faire partager ce que l'on sait faire. Ainsi se crée une chaîne qui traverse les âges et les milieux sociaux : Lucie apprend le français à Fatima, qui apprend la cuisine marocaine à Marie, qui s'initie à l'économie avec Jean... Cette utopie a connu un grand succès : on compte aujourd'hui près de six cents Réseaux, impliquant de l'ordre de cent mille personnes, en France mais aussi dans de nombreux pays étrangers. Parité et réciprocité dans les échanges ; pluralité des participants, des savoirs échangés, des modalités d'apprentissage ; évolution des pratiques par une réflexion sur ces pratiques ("apprendre à apprendre") ; ouverture des Réseaux : Claire Héber-Suffrin et Jean-Jacques Piard décrivent, avec un enthousiasme mêlé à la fois de fierté et de modestie, ce qui leur apparaît comme une école de citoyenneté.

*L'Association des Amis de l'École de Paris du Management organise des débats et en diffuse des
comptes rendus ; les idées restent de la seule responsabilité de leurs auteurs.
Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.*

© École de Paris du management - 94 bd du Montparnasse - 75014 Paris
Tél : 01 42 79 40 80 - Fax : 01 43 21 56 84 - email : ecopar@paris.ensmp.fr - <http://www.ecole.org>

EXPOSÉ de Claire HÉBER-SUFFRIN et Jean-Jacques PIARD

L'origine des Réseaux d'échanges de savoirs (Claire Héber-Suffrin)

Dans les années 1970, Claire Héber-Suffrin est institutrice à Orly, dans une banlieue dite défavorisée. Mais, le qualificatif "défavorisé" est-il vraiment pertinent, s'interroge-t-elle ? Alors que l'ensemble de la société s'accorde à plaquer sur ses élèves l'image "d'élèves en difficultés", elle les voit autrement, elle perçoit chez eux d'autres richesses. En particulier, ces enfants sont pleins de désirs, prennent de multiples initiatives sur lesquelles on peut selon elle rebondir.

Premier exemple : Claire Héber-Suffrin est avec ses élèves en classe de découverte dans un village de montagne. Dès le premier jour, deux élèves viennent lui demander : "Madame, on a trouvé un monsieur qui veut bien nous apprendre à traire. Est-ce qu'on peut ?...". Quelques jours plus tard, raconte-t-elle, la moitié des élèves étaient dispersés dans le village, les uns apprenant à traire les vaches, les autres à construire un chalet, etc... Ils manifestaient ainsi un réel désir d'apprendre, pour peu qu'apprendre signifie faire avec, vivre de l'intérieur. Ce désir avait rencontré en retour un autre désir : celui des personnes sollicitées, heureuses de faire partager, de transmettre leurs métiers, leurs savoirs.

Deuxième exemple : Claire Héber-Suffrin emmène ses élèves visiter la chaufferie d'un ensemble d'immeubles, pour faire un dossier sur la vie en HLM. Un mois plus tard, l'ouvrier-chauffagiste qu'ils avaient rencontré revient de lui-même dans la classe. Il souhaite, dit-il, voir ce que les élèves ont retenu de la visite. Pas suffisamment à son goût, car il entreprend sur le champ un cours improvisé et passionnant pour combler les lacunes... Les élèves lui proposent ensuite de rester pendant l'heure suivante où est prévu l'exposé d'un groupe d'élèves sur les volcans, avec l'aide d'une géographe professionnelle. L'ouvrier chauffagiste semble se passionner pour les volcans car il reste plus d'une heure à discuter avec la géographe après la fin de la classe...

Ces exemples illustrent comment peut se créer une dynamique collective de l'apprentissage à partir d'un double désir de chacun : désir de découvrir concrètement, de l'intérieur, ce que fait l'autre, ce qu'il sait faire ; en retour, désir de montrer, de faire partager ce que l'on sait faire. Chacun, quel qu'il soit, peut ainsi devenir agent de circulation des savoirs.

Forte de ces expériences et de ces convictions, Claire Héber-Suffrin met en place à Orly un premier Réseau d'échanges réciproques de savoirs. Les débuts sont enthousiasmants : très vite, quarante personnes animent le Réseau, plusieurs centaines de personnes participent aux échanges. Mais l'expérience dérange. Claire Héber-Suffrin s'épuise à la tenir à bout de bras, sans moyens, face aux incompréhensions et aux résistances des institutions en place (municipalité, école...). Elle finit par abandonner, et part s'installer à Evry. Le Réseau d'Orly disparaît avec son départ, mais renaîtra de lui-même deux ou trois ans plus tard, sous l'impulsion de quelques personnes qui avaient été des animateurs de la première heure. Dans l'intervalle, Claire Héber-Suffrin aura tenté une seconde expérience à Evry...

Aujourd'hui, on compte près de six cents Réseaux, impliquant de l'ordre de cent mille personnes. Ces Réseaux sont implantés dans les villes, les quartiers et les cantons ruraux, mais d'autres fonctionnent dans des cadres plus spécifiques, école, prison par exemple. Ces Réseaux se développent également à l'étranger, en Europe mais aussi au Brésil, en Uruguay, en Côte d'Ivoire...

Les Réseaux au quotidien : l'exemple de Belleville **(Jean-Jacques Piard)**

Le Réseau de Belleville, créé début 1989 dans un quartier populaire de Paris, regroupe environ quatre cent cinquante personnes. On y répertorie trois cent trente échanges à ce jour, en cours ou en préparation, représentant de l'ordre de quatre mille deux cents heures d'apprentissage.

Les types de savoirs échangés

Comme dans tous les Réseaux, ils sont multiples : de la cuisine antillaise à la broderie, en passant par la philosophie et l'informatique, le traitement de texte ou la soudure. Certains nécessitent quelques heures d'apprentissage, d'autres des séances régulières pendant une ou plusieurs années. Certains échanges se passent entre deux personnes ; dans d'autres cas, un groupe de plusieurs apprenants est constitué.

Les lieux d'apprentissage

Principalement chez les uns ou chez les autres, parfois dans des locaux prêtés par une association partenaire.

Les membres du Réseau

Des personnes de tous âges et de tous milieux, en remarquant toutefois que, dans ce quartier où la proportion d'immigrés est importante, 30 % des échanges se font avec des étrangers. À noter aussi des échanges organisés pendant la pause du déjeuner dans une école : vingt ou trente enfants s'entraident à faire des divisions ou de l'orthographe, mais s'initient aussi à faire des colliers de perles, des aquariums magiques, des pliages. Quelques enseignants les rejoignent et se retrouvent ainsi en position d'apprendre...

Le recrutement

Principalement le bouche à oreilles, selon le principe même du "Réseau ouvert" : Pierre en parle à Paul, qui fait signe à Jacques... À noter aussi, chaque année, une "foire aux savoirs" avec de multiples stands installés sur le grand boulevard du quartier.

L'accueil dans le Réseau

Le plus souvent, les personnes arrivent dans le Réseau en situation de demande : "j'aimerais faire de l'économie". S'engage alors un travail avec celui qui accueille, pour affiner la formulation de la demande. On précisera par exemple que le souhait est de savoir manipuler les principales notions d'économie pour mieux comprendre ce qui est écrit dans la presse. Mais être demandeur ne suffit pas : toute personne doit être à la fois demandeur et offreur de savoirs. Une autre aspect du travail d'accueil initial consiste donc à faire découvrir à la personne ce qu'elle pourrait apporter comme savoirs, en échange de ce qu'elle demande. Travail essentiel avec certaines personnes, tellement habituées à la position de demandeur, qu'elles ne se reconnaissent spontanément aucune capacité. Travail riche, car chacun peut découvrir, en relisant son histoire, les multiples savoirs dont il est porteur et qui peuvent intéresser d'autres, même s'ils ne font pas usuellement partie de l'univers marchand.

La rencontre des offres et des demandes

Au départ, un grand tableau était suffisant pour répertorier et rapprocher toutes les offres et toutes les demandes. Aujourd'hui, le Réseau gère le fichier correspondant sur un micro-ordinateur. Le tableau manuel reste toutefois l'outil central pour permettre à chacun - même non-familier de l'informatique - d'avoir une vue d'ensemble et de connaître les offres et demandes en attente. Mais, par quel miracle des offres et des demandes aussi multiples et variées parviennent-elles à se rejoindre ? Par quel miracle, Janine rencontrera-t-elle justement

Hubert pour lui faire découvrir les notions d'économie qu'elle attend ? Jean-Jacques Piard et Claire Héber-Suffrin insistent sur ce qu'ils appellent "la force de la demande" : une demande d'apprentissage exprimée retentit inévitablement chez celui qui porte en lui les capacités d'y répondre ; envie, fierté de partager ce que l'on a soi-même acquis, pour peu que l'on se sente en confiance pour le faire. Des vocations d'enseignants naissent donc. Et lorsqu'elles ne sont pas spontanées, on peut parfois les susciter : c'est l'exemple de deux jeunes garçons, qui passaient leur temps à faire du patin à roulettes dans la rue voisine. Un jour, un des animateurs du Réseau eut l'idée de faire appel à eux, car une demande d'apprentissage de patin était depuis un certain temps en attente. Les deux adolescents se sont laissés convaincre, avec un mélange d'appréhension et de fierté, et se sont révélés des enseignants formidables... Aujourd'hui, ils ont fait une demande pour du soutien scolaire...

La mise en relation d'une offre et d'une demande

Reste à définir le processus de travail entre celui qui offre et celui qui veut apprendre : se mettre d'accord sur le niveau, le contenu, le rythme, mais aussi construire la démarche d'apprentissage, comment l'un va transmettre à l'autre ce qu'il connaît. Dans cette étape de réflexion préalable, le demandeur et l'offreur bénéficieront de l'appui d'un troisième intervenant, le médiateur. Son rôle sera de créer un environnement sécurisant pour que les participants construisent eux-mêmes la méthode d'apprentissage qui leur convienne. En particulier, il pourra inviter l'enseignant à relire sa propre histoire : comment lui-même a-t-il appris ce qu'il va maintenant enseigner ? Cette méthode n'est-elle pas transposable ? Le médiateur participera aussi au suivi, à l'évaluation de l'échange. En particulier, il aidera les participants à travailler sur leurs difficultés ou leurs échecs, pour en tirer le meilleur parti. Réfléchir, relire, évaluer la façon dont on s'y prend pour enseigner et apprendre - en un mot "apprendre à apprendre" - est ainsi un des éléments principaux de la démarche des Réseaux. L'objectif est d'ailleurs que chaque membre des Réseaux puisse, s'il le souhaite, en se formant en conséquence, devenir médiateur.

La démarche d'échanges de savoirs : une dynamique personnelle, inter-individuelle et organisationnelle (Claire Héber-Suffrin)

Pour Claire Héber-Suffrin le processus mis en oeuvre au travers des échanges de savoirs peut s'analyser selon trois dimensions complémentaires, et qui interagissent entre elles : l'autoformation de l'individu, la formation réciproque de l'enseignant et de l'apprenant, la dynamique de construction du Réseau.

Une dynamique personnelle d'autoformation

À chaque étape du processus d'échange, et, en premier lieu, avant même de démarrer, chacun des participants est amené à se remémorer, décrire, reformuler, structurer ce qu'il sait et qu'il va offrir, ce qu'il ne sait pas et qu'il demande, ainsi que les stratégies d'apprentissage dont il a déjà fait l'expérience, qui ont pu être plus ou moins efficaces. Ce travail de relecture, de rationalisation de sa propre histoire de formation, de ses acquis et de ses questions développe le désir d'apprendre et d'offrir, la confiance en soi, et la capacité réelle de progrès. Il y a bien autoformation.

Une dynamique inter-individuelle de formation réciproque

Cette évolution de l'individu n'est toutefois possible que parce qu'elle se réalise en interaction avec l'autre, dans une relation de réciprocité. La réciprocité est un des principes fondamentaux des Réseaux, d'un point de vue à la fois social et pédagogique. D'un point de vue social, car on ne peut appartenir à un groupe et s'y sentir bien que si on contribue d'une manière ou d'une autre à l'alimenter, à lui apporter quelque chose : d'où le fait, en particulier, que chacun doit être à la fois apprenant et enseignant. D'un point de vue pédagogique, car dans l'échange, il n'y a pas que l'apprenant qui reçoit : l'enseignant s'enrichit également, par le travail de reformulation, de reconstruction auquel l'oblige l'apprenant, par les questions

inédites qu'il pose et qui obligent à reposer le problème différemment, par les applications nouvelles qu'il envisage à partir de ce qu'il découvre, par le travail méthodologique sur le comment apprendre.

Une dynamique organisationnelle de construction du système

Enfin, à travers sa propre contribution aux échanges chacun, plus largement, participe à la construction des Réseaux. Claire Héber-Suffrin explique que ceux-ci se sont développés à l'initiative même de ceux qui y participaient, par capillarité, sans volonté et sans modèle venus du "centre". D'ailleurs, pour elle, il n'y a pas de centre. Elle utilise le terme de "centralités multiples", pour dire que chaque membre participant est agent de transformation, de régénération. En apportant ses propres pratiques, ses propres questions et en les mettant en commun avec d'autres, l'art d'apprendre progresse, la mémoire collective s'enrichit. Et dans l'autre sens, chacun, en participant à cette dynamique organisationnelle, se forme à comment construire les systèmes, comment se situer à l'intérieur, comment les faire bouger : c'est de nouveau une dynamique d'autoformation.

Une école de démocratie ?

Pluralité des personnes participantes, des savoirs échangés, des modalités d'échanges. Parité dans la relation des personnes : chacun est à la fois savant et ignorant, il n'y a pas de savoir plus "grand" ou plus "digne" qu'un autre. Liberté, à l'intérieur du principe de réciprocité, de choisir son rythme, ses méthodes, ses contenus d'apprentissage. Dynamique d'ouverture et de responsabilité pour faire fonctionner, enrichir et étendre les Réseaux... Claire Héber-Suffrin décrit, avec un enthousiasme mêlé à la fois de fierté et de modestie, ce qui lui apparaît comme une école de citoyenneté ou de démocratie.

DÉBAT

L'argent

Un intervenant : *Vous n'avez pas parlé d'argent et nous avons bien compris que les échanges de savoirs ne se monnaient pas. Mais encore ? On ne peut pas vivre seulement de savoir et d'eau fraîche...*

Claire Héber-Suffrin : Chaque Réseau est organisé en Association selon la loi de 1901, qui prévoit une cotisation versée par chacun de ses membres. Mais il n'est pas écrit dans cette loi que cette cotisation soit obligatoirement sous forme d'argent : dans nos statuts, la cotisation de chaque membre, ce sont les savoirs qu'il offre. Ceci dit, dès qu'un Réseau devient un peu important, il ne peut plus fonctionner seulement sur le bénévolat. Il lui faut un minimum de locaux, de moyens... Pour ce faire, nous vivons essentiellement de subventions. Nous estimons d'ailleurs que le rôle social que nous jouons légitime une sorte de droit de tirage sur nos impôts... Mais, parvenir à équilibrer nos comptes est sûrement une des tâches les plus difficiles pour nous.

Int. : *Les Réseaux emploient-ils des salariés ? Quel est leur rôle ?*

C. Héber-Suffrin et Jean-Jacques Piard : Nous employons une dizaine de salariés au niveau national et international. Ce sont pour l'essentiel des formateurs d'animateurs de Réseaux. Au niveau des Réseaux, les situations sont très diverses, et dépendent en particulier de la capacité du Réseau à obtenir des subventions. Le Réseau de Belleville, par exemple, emploie deux personnes sous forme d'un Contrat Emploi-Solidarité.

Il est important de souligner que nous souhaitons éviter l'écueil qui consiste souvent, dans

le fonctionnement des associations, à opposer professionnalisme pour les salariés, et amateurisme pour les bénévoles. Nous mettons ainsi en place toutes les formations nécessaires pour que le maximum de membres des Réseaux puissent faire partie de l'Équipe d'Animation, qui regroupe en particulier ceux qui jouent le rôle de médiateurs. De même, nous ne souhaitons pas que l'ensemble des tâches administratives soient prises en charge par des salariés : certains membres du Réseau sont heureux, par exemple, de donner du temps pour aider au fonctionnement quotidien (accueil, secrétariat...) ; dans notre jargon, ce sont des "personnes-ressources". L'important est de rechercher, au cas par cas, la meilleure répartition des rôles, en fonction des compétences, des goûts et des disponibilités.

Le pouvoir

Int. : *Vous décrivez une réalité presque magique, où l'on exalte le savoir, étendu à tous les savoirs, y compris les plus anodins comme les pliages de papier... Il s'en dégage une impression de sainteté (laïque, car il n'est fait référence à aucune transcendance...), et l'on ne perçoit pas de place pour le pouvoir. Or, tout savoir est un pouvoir et, par ailleurs, il n'existe pas d'organisation qui ne soit traversée par les phénomènes de pouvoir. Comment situez-vous, où rencontrez-vous le pouvoir ?*

C. H.-S. : Nous sommes une organisation comme une autre, et il s'y produit inévitablement, comme ailleurs, de conflits de pouvoir... Mais, je repère deux points d'originalité de notre démarche, qui me paraissent importants. D'une part, la volonté de lutter, dans les échanges, contre toute tentation de prendre du pouvoir sur l'autre. En particulier, il n'est pas question de vouloir aider l'autre, ou de vouloir le valoriser. D'où, notamment, l'importance de la réciprocité, et le fait qu'il n'existe dans les Réseaux aucune hiérarchisation des savoirs. D'autre part, au travers de la dynamique de formation et de l'enrichissement personnel qui en résulte, chacun accroît son propre pouvoir : pouvoir sur soi, pouvoir sur les choses, pouvoir sur la société. C'est en ce sens, principalement, que je considère les Réseaux comme une école de citoyenneté.

Int. : *Le pouvoir que vous rencontrez, c'est aussi celui des Pouvoirs publics qui vous subventionnent : vous avez dit précédemment à quel point vous aviez besoin de cette aide financière... Je fais le parallèle avec l'exemple des Régies de quartier, expérimentées après les incidents de Vaulx-en-Velin. Devant leur succès, le pouvoir politique a eu très vite une idée simple : quatre cents quartiers difficiles égalent quatre cents Régies de quartier. Mais, cette idée même, imposée du sommet, était incompatible avec le projet des Régies. Leur fondateur est allé déposer son idée à l'INPI, ce qui l'a fâché avec les Pouvoirs publics... Compte-tenu de vos succès, ne courez-vous pas un risque similaire, celui d'être récupérés, et entraînés là où vous ne voudriez pas aller ?*

C. H.-S. : Ce risque existe, nous en sommes conscients. Par exemple, plusieurs Réseaux reçoivent des subventions de Conseils Généraux au titre de l'insertion des personnes allocataires de RMI. Mais il a fallu discuter - et cela a été fait avec plus ou moins de bonheur selon les Réseaux... - des modalités d'évaluation des résultats de l'action subventionnée : les Conseils généraux souhaitaient une évaluation individuelle des progrès de chaque allocataire de RMI membre du Réseau, ce qui est à l'opposé même des principes de notre démarche.

À partir de cette expérience peu satisfaisante, nous avons entrepris une démarche de réflexion commune avec la Mission Interministérielle au RMI. Un groupe de travail a été constitué, sur la base de trois journées de rencontre annuelles : il comprend des Chargés de mission RMI, au niveau de l'Etat et des Départements, des travailleurs sociaux, des

animateurs de Réseaux d'échanges, et des membres de Réseaux allocataires de RMI. L'objectif de ce groupe est de mieux comprendre les objectifs, les logiques, les contraintes des différents partenaires, pour en dégager un mode de collaboration plus efficace, respectueux de l'identité de chacun. Au fond, nous avons engagé ensemble une démarche d'apprentissage réciproque !

Au-delà de cet exemple, je crois que ce qui limite le risque, pour nous, d'être récupérés ou instrumentalisés, c'est notre extrême diversité et notre propre dynamisme intérieur. Nous y réussirons tant que nous resterons en mouvement, tant que nous éviterons de figer et dogmatiser ce que nous sommes. En un mot, tant que nous fonctionnerons en Réseaux ouverts.

Les limites à la capacité d'échanges et à la réciprocité

Int. : *Jusqu'à quel degré d'exclusion les Réseaux d'échanges réciproques de savoirs peuvent-ils rejoindre des personnes ? Je pense à la pyramide de Maslow : si les besoins de base (se nourrir, être logé, être en sécurité...) ne sont pas satisfaits, l'individu peut-il avoir d'autres désirs d'échanges ? Sur un plan plus psychologique, le fait d'être sans-abri ne constitue-t-il pas une barrière symbolique trop grande pour engager un échange réciproque avec ceux qui ont un logement ?*

C. H.-S. : L'exemple du Réseau qui a fonctionné pendant trois ans dans un camp de réfugiés du Burundi, avec plus de deux mille participants, me paraît intéressant : vécus dans des conditions d'extrême dénuement, certains échanges visaient à répondre à des besoins basiques (faire pousser des légumes sur un coin de terre...) mais le Réseau contribuait surtout à redonner du sens à l'existence de ces gens, il leur donnait le moyen de continuer à se projeter dans l'avenir. Cet enrichissement-là était peut-être le plus précieux : il faut sans doute dans certains cas "dépyramider" les besoins de Maslow ! Toutefois, j'ai bien conscience de ne pas répondre par cet exemple à la deuxième partie de votre question : tous les membres du Réseau burundais, quelle que soit leur origine sociale, partageaient les mêmes difficultés de vie, ce qui n'est pas le cas en France, si des SDF rejoignent nos Réseaux. Il y a sûrement des limites au décroisement social que peuvent permettre les échanges de savoirs, et d'autres associations semblent mieux placées que nous pour travailler à la réinsertion des sans-abri.

Int. : *Dans le sens inverse, y a-t-il beaucoup de gens très instruits ou très diplômés parmi les membres de vos Réseaux ? J'imagine qu'il doit être difficile, pour ces personnes, d'une part d'avouer des lacunes pour se situer en position de demandeur, d'autre part d'éviter une attitude paternaliste lorsqu'il s'agit d'offrir des savoirs.*

C. H.-S. : Vous posez effectivement un vrai problème, pour lequel nous avons entrepris une recherche, en commun avec le Centre de Vulgarisation des Connaissances de l'Université d'Orsay. Nous constatons trop souvent que les gens très instruits qui rejoignent nos Réseaux offrent ou demandent des échanges dans des domaines de la vie quotidienne (la cuisine, la danse, le bricolage...) et laissent au vestiaire les domaines plus intellectuels ou scientifiques où ils ont de réelles connaissances. Pourquoi, par exemple, un professeur de philosophie des sciences n'offrirait-il pas une initiation à ce domaine ? Certaines des questions qu'aborde cette discipline, les outils qu'elle propose pour interroger le réel ne pourraient-ils pas rejoindre des interrogations du plus grand nombre ? Et ce professeur, ne s'enrichirait-il pas lui-même au contact de personnes moins instruites, qui l'obligeraient à formuler plus simplement les concepts manipulés, et à répondre à certaines questions exprimées de façon nouvelle ?

Int. : *Cette analyse rejoint tout à fait mes préoccupations. Je suis sociologue, et ressens le besoin de passer “au crible” de Monsieur Tout-le-monde les questions sur lesquelles je travaille. Pourquoi pas rejoindre un Réseau dans cette perspective, en offrant la sociologie.*

Les limites à la non-spécialisation

Int. : *Parmi les échanges proposés, il y a du sport, mais ma question serait aussi valable pour d'autres domaines. Un club de sport fonctionne sur des logiques d'apprentissage qui s'apparentent assez bien à celles mises en oeuvre dans les Réseaux : d'un côté la volonté d'apprendre et de progresser, de l'autre le plaisir et la fierté de transmettre le goût que l'on a pour un sport, son expérience et ses compétences. Toutefois, la spécialisation conduit sûrement à de meilleures performances. Si je veux apprendre le football, n'ai-je pas intérêt à rejoindre un club de cette spécialité, plutôt qu'un Réseau d'échanges ?*

C. H.-S. et J.-J. P. : En termes de performances, vous avez totalement raison. Toutefois, nous ne situons pas les Réseaux en concurrence avec des clubs de sport, des écoles de musique ou autres, mais plutôt en complémentarité. Ce que l'on viendra trouver dans le Réseau, c'est le plaisir de découvrir un savoir nouveau, alors qu'on n'oserait peut-être pas faire le pas directement de s'inscrire dans un club spécialisé. Nous avons des exemples multiples de ce type, notamment avec des jeunes de quartiers difficiles : on pourra d'ailleurs aller jusqu'à les inciter, le moment venu, à s'inscrire dans un club du sport dont ils auront découvert le goût grâce au Réseau. Certaines personnes ont aussi décidé de reprendre des études (passer le bac, s'inscrire à l'Université...), suite à une expérience d'échanges en Réseau.

Les principes fondamentaux

Int. : *Vous apparaissez comme le gardien (la gardienne) des principes fondamentaux, des valeurs des Réseaux d'échanges réciproques de savoirs. Vous reconnaissez-vous dans cette image de vous-même ? Et quels principes voulez-vous garder ?*

C. H.-S. : Gardienne des principes fondamentaux des Réseaux ? Pas s'il s'agit de figer des dogmes, des règles de fonctionnement qui s'appliqueraient partout et dicteraient l'avenir. Je ne sais pas ce que deviendront les Réseaux dans dix ans, et c'est tant mieux. Par contre, je veille à l'entretien d'une dynamique collective, où l'on cherche à faire évoluer simultanément la pratique d'apprentissages et la réflexion sur ces pratiques, l'une fécondant l'autre. Je considère que n'importe qui peut apporter sa pierre à cette construction, et qu'il n'y a pas d'un côté les “penseurs” et de l'autre les “besogneux”.

Bibliographie :

L'École éclatée - Claire et Marc Héber-Suffrin- Editions Desclée de Brouwer - 1981

Appels aux intelligences - Claire et Marc Héber-Suffrin - Editions Matrice - 1988

Échanger les savoirs - Claire et Marc Héber-Suffrin- Editions Desclée de Brouwer - 1992

Le Cercle des savoirs reconnus - Claire et Marc Héber-Suffrin - Editions Desclée de Brouwer -1993

Diffusion Septembre 1997